

LE TRAIT D'UNION

ENTRE LE CAPITAL ET LE TRAVAIL

VOL. II—No 37

MONTRÉAL, JEUDI, 15 NOVEMBRE 1888

PRIX: 3 CENTS

Beauchamp et Betournay

Nous invitons tout particulièrement les lecteurs à nous faire une visite en ce temps-ci, vu les lots de marchandises que nous sacrifions.

Etoffes à Robes!

Cachemire noir 40 pouces de largeur 18 cents.

Drap pour robe à partir de 5 cts.

Cachemire noir tout laine 22 cts.

Nouvelle étoffe à robe carreaux 10 cents.

Serge à robe valant 25 cts vendu à 15 cts.

Nouvelle flanelle à robe dans les plus beaux goûts.

Jersey à robe tout laine à 2 cts.

Ottoman à robe tout laine à 25 cts.

Tout le monde admettra que nous possédons le meilleur choix et le plus bas prix dans toutes les étoffes à robes ainsi que les garnitures.

Peluche, Velveteen, Velour de soie broché, barré, fleuri, moiré et careauté à très bas prix.

Notre département de Chapeaux est au grand complet.

Nous avons une spécialité pour les Manteaux.

Nous attirons votre attention sur le prix que nous vendons les Couvertes.

Un département important chez nous sont les Flanelles.

Ainsi, lecteurs, tâchez de ne pas perdre de vue l'occasion que l'on vous offre d'acheter aujourd'hui chez nous tous ce dont vous aurez besoin pour votre famille à des prix plus bas que l'ordinaire.

Des modistes à robes, manteaux, chapeaux, ainsi que tailleur sont à la disposition des clients et la confection est garantie par le magasin.

Beauchamp & Betournay

No. 1575 Rue Ste-Catherine

A la Boule Barrée Rouge et Bleu

MONTRÉAL

L'ASSEMBLEE VILLE-MARIE
de l'Ordre des Chevaliers du Travail tient ses séances tous les vendredis au No 1023, rue Notre-Dame. Toutes les communications doivent être adressées au secrétaire des séances, boîte 1008, bureau de poste, Montréal.

L'ASSEMBLEE MAISONNEUVE
de l'Ordre des Chevaliers du Travail tient ses séances tous les mardis, au No 1023, rue Notre-Dame. Toutes les communications doivent être adressées à P. R. Legendre, Secrétaire des Séances, Boîte 808 Bureau de Poste, Montréal.

LA MONT-ROYAL
s'assemble tous les lundis, à 8 heures p.m., dans l'ancien magasin de MM. Dufresne & Montgenis (de l'âge), No 1023, rue Notre-Dame, Montréal. Toutes les communications doivent être adressées à J.-A. Labossière, boîte 153, bureau de poste, Saint-Jenn - artiste, Montréal.

LA COOPERATIVE
s'assemble tous les mercredis à 8 heures p.m., en haut du magasin de MM. Dufresne & Montgenis (de l'âge), No 1023, rue Notre-Dame, Montréal. Toutes les communications doivent être adressées au secrétaire des séances, Pierre Beaudoin, 500 rue Wolfe, Montréal.

L'ASSEMBLEE DESALABERRY
-7264-
TRAVAILLEURS EN TABAC
tient ses réunions d'Assemblée, à la salle Dumont, rue Ste-Catherine tous les mercredis soirs.
Pour toute information s'adresser à Orléans Seguin, No 900 rue Ontario.

LA MONTCALM
de l'Ordre des Chevaliers du Travail s'assemble tous les jeudis No 170 rue Ste-Catherine. Toutes les communications doivent être adressées au No. 118 rue Ontario.

AVANTAGE
Pour les OUVRIERS
Protection contre les Incendies

M. E. M. DUPUIS
Si bien connu de notre population ouvrière, vient d'ouvrir au
No 1494 rue Ontario

Un bureau d'assurances. Il représente l'une des plus puissantes compagnies d'assurances:
La Glasgow & London

Les ouvriers doivent donc sans plus tarder faire assurer leur maison ou leur mobilier. C'est une mesure de précaution que chacun doit prendre. Elle coûte peu et nous épargne souvent de bien grands maux.

EARLE EN 187.
ASSURANCE SUR LA VIE

BRITISH EMPIRE
De Londres, Angleterre.

Bureau Principal au Canada: Montréal
Fonds de réserve, plus de \$0,000,000
Revenu annuel, plus de 2,000,000
Placements au Canada, plus de 700,000
Dépôt au gouvernement canadien 100,000
Réclamations et boni payées à ce jour 15,000,000

Profits payés aux assurés tous les trois ans. Les polices de cette Compagnie sont sans conditions et incontestables. Elle couvre le suicide.
Prêts faits par la Compagnie sur les polices après trois ans d'existence jusqu'au montant de la valeur des primes payées.
C'est la seule Compagnie au Canada qui offre des avantages particuliers aux assurés totalement tempérants.
Toutes les affaires de la Compagnie sont administrées par un Bureau de Direction Canadien composé de:

HON. JOHN HAMILTON, directeur de la Banque de Montréal;
JOHN HOPE, ger., de John Hope & Cie;
JAMES BURNETT, ger., président de change de Montréal;
ALEX. MURRAY, ger., directeur de la Banque de Montréal;
ROBERT SIMMS, ger., de R. Simms & Cie.

Gerant Général pour le Canada.
A. G. ROUTHIER, GEORGE S. WARREN, Inspecteur, Agent Spécial, Montréal.

M. J. Lachapelle
GERANT DE LA MAISON
J. C. BEAUVAIS & CIE.,
IMPORTATEURS DE
Nouveautés et Marchands-Tailleurs
1529 RUE NOTRE-DAME
Troisième Magasin à l'Est de l'Hotel-de-Ville, MONTREAL.

P. S.—M. LACHAPELLE invite tous les membres de l'Ordre des C. T. à le patroniser. Un escompte de cinq pour cent sera accordé à tous les membres de l'Ordre.

Phrmcie du Jubilé
1373 Rue Ste-Catherine
SUCCURSALE:
Coin des Rues Fullum et Ste-Catherine

ROD. CARRIERE
PROPRIETAIRE.
Prescriptions préparées avec les médicaments les plus récents. Articles de toilette, Parfums excellents, Eaux minérales, etc.
Les lecteurs du TRAIT D'UNION doivent de préférence fréquenter cette Pharmacie où ils seront servis avec satisfaction.
Ouvert le Dimanche de 8 à 10 heures a.m. et de 12 à 5 heures p.m.

Pharmacie du Jubilé
1373 Rue Ste-Catherine
SUCCURSALE:
Coin des Rues Fullum et Ste-Catherine

ROD. CARRIERE
PROPRIETAIRE.
Prescriptions préparées avec les médicaments les plus récents. Articles de toilette, Parfums excellents, Eaux minérales, etc.
Les lecteurs du TRAIT D'UNION doivent de préférence fréquenter cette Pharmacie où ils seront servis avec satisfaction.
Ouvert le Dimanche de 8 à 10 heures a.m. et de 12 à 5 heures p.m.

ROD. CARRIERE
PROPRIETAIRE.
Prescriptions préparées avec les médicaments les plus récents. Articles de toilette, Parfums excellents, Eaux minérales, etc.
Les lecteurs du TRAIT D'UNION doivent de préférence fréquenter cette Pharmacie où ils seront servis avec satisfaction.
Ouvert le Dimanche de 8 à 10 heures a.m. et de 12 à 5 heures p.m.

ROD. CARRIERE
PROPRIETAIRE.
Prescriptions préparées avec les médicaments les plus récents. Articles de toilette, Parfums excellents, Eaux minérales, etc.
Les lecteurs du TRAIT D'UNION doivent de préférence fréquenter cette Pharmacie où ils seront servis avec satisfaction.
Ouvert le Dimanche de 8 à 10 heures a.m. et de 12 à 5 heures p.m.

FOURRURES!

Cet hiver plus que jamais nous voulons continuer à vendre nos Fourrures aux plus bas prix possible. Remarquez que nous importons directement toutes nos peaux et que nous fabriquons nos Fourrures nous-mêmes, ce qui nous permet de vendre des articles garantis et à des bas prix qui ne se reconforment pas dans le marché. Nous faisons une spécialité de la confection des Manteaux et Capots en Seul, Mouton de Perse, Astracan, Bokhara, Chat Sauvage et Castor pliqué; ainsi que Garnitures de Pardessus et Manteaux en Loutre naturelle, Castor pliqué et Alaska, tels que collets, poignets, etc. Nous avons une grande variété de Manteaux en Sealotte, de Circulaire et Dolman en Sole Ottomane, Satin, Cashmire doublés en Ecurie et Laphin. Nous venons de recevoir plusieurs centaines de Robes grises, unies et noires que nous vendons à meilleur marché que jamais. Vu la mauvaise apparence des affaires cet automne et l'immense stock que nous avons en main, nous avons décidé de réduire nos prix le plus possible. Nous prions les personnes éloignées de ne pas regarder à la distance, la variété et la richesse de notre stock la qualité supérieure de nos Fourrures et nos bas prix, font bien vite oublier la distance et les dépenses que l'on pourrait faire pour venir acheter ses Fourrures chez nous. Les réparations reçoivent toujours notre plus sérieuse attention. Nous garantissons tous nos ouvrages et nous ne prenons aucune réparation sans être certain de pouvoir donner satisfaction à notre pratique.
Venez en foule chez

Chs. DESJARDINS & Cie
Enseigne des trois Chevreuils
1537 et 1539, rue Ste-Catherine
MONTREAL

Societe Cooperative
DES CORDONNIERS
Coin des rues Panet et Lafontaine



Societe Cooperative
DES CORDONNIERS
Coin des rues Panet et Lafontaine

GERANT: O. D. BENOIT.
Chaussures de tous genres. Formes les plus élégantes. Cuir de meilleures qualités. Ouvrage irréprochable.

Cet établissement fondé il y a quelques semaines reçoit du public beaucoup d'encouragement.

Fruits! Fruits!
L'ETAL No 19
Marché Bonsecours (en bas)

CHAMPAGNE & AYOTTE
On trouvera au grand complet les fruits et les légumes les plus rares et les plus savoureux.
On vend au détail au même prix du gros.
N'oubliez pas la place et votre épargnez votre argent.
Les articles sont livrés à domicile.
Essayez-les et vous serez satisfait.

Légumes! Légumes!
G. A. & W. DUMONT
Negociants Generaux

En Librairie, Papeterie, Papiers-tentures (Tapisserie), Objets de fantaisie, Articles pour dames et messieurs, Gravures, Fournitures de bureau, etc., etc.

1826 rue Ste-Catherine
(Près de la rue des Allemands)

Aux enseignes rouges
Librairie J. B. A. TRUDEL & Cie

Successeurs de Jas. Murray & Co.
1528, RUE SAINTE-CATHERINE
Coin de la rue Jacques-Cartier.

On trouve chez ces négociants en librairie l'assortiment le plus complet de papeterie, Laines de Berlin, Bijoux, Jouets, Articles de fantaisie, etc.

SPECIALITES—Tapisseries, cadres, livres blancs, papier d'emballage et sacs de papier
Dépôt des journaux de tous les pays.

NOS INDUSTRIES.

LE SAVON DOMESTIQUE
(Suite)

Si on veut l'avoir plus belle encore et par suite produire du beau savon, on recommencera l'opération précédente, mais cette fois en employant une bonne cuiller à thé de bichromate de potasse au lieu d'alun, et après refroidissement, on pèsera le pain. Le bichromate a pour effet de désoxyder la graisse et par conséquent de la blanchir.

Il est entendu que les quantités d'alun et de bichromate que nous indiquons sont pour une douzaine de livres environ. L'alun peut coûter quatre ou cinq centins la livre et le bichromate cinq centins l'once. Avec une once de ce dernier il y en a assez pour 50 livres au moins.

Si l'on veut faire le savon avec des boîtes de caustique ou avec le caustique (soda) des savonniers, la préparation de la lessive est bien simple: on met fondre le caustique dans de l'eau bouillante; mais si l'on emploie la cendre de bois, c'est un peu plus compliqué: dans un baril dont le fond est percé d'un trou que l'on bouche avec un tampon, on met d'abord une couche de menu poil de deux pouces d'épaisseur, puis sur le poil, une couche de trois à quatre pouces de chaux vive en menus morceaux. On achève de remplir avec de la cendre jusqu'aux trois quarts, et le baril étant bouché, on l'empli d'eau bouillante et l'on couvre pour retarder le refroidissement.

Après une heure de trempé, on ôte le tampon pour laisser couler la lessive qui doit être assez forte pour faire flotter un œuf. On remet une seconde eau, puis une troisième et ainsi de suite jusqu'à épuisement de la cendre.

La cendre de bois est composée pour la plus grande partie de sels de soude et de potasse (carbonates de soude et de potasse analogues au soda à laver et à la perlasse du commerce) solubles dans l'eau. L'emploi de la chaux vive a pour but de transformer ces sels en soude et potasse caustiques. A la rigueur, on peut faire du bon savon avec de la lessive simple de cendre, c'est-à-dire, non décarbonatée par la chaux, ainsi que le faisaient les Gaulois; et ainsi que le font encore bon nombre d'habitants des campagnes, mais l'opération est beaucoup plus longue et surtout bien plus difficile. Avec une lessive caustique, faite avec la cendre ou autrement, on peut toujours répondre du succès dans un temps relativement très limité.

Passons maintenant à la fabrication proprement dite. Nous supposons d'abord, que nous avons douze livres de graisse pure à traiter. Avec cela, nous allons faire vingt livres de bon savon domestique.

Dans une chaudière qui peut contenir cinq gallons, mettez deux gallons d'eau dans laquelle vous ferez dissoudre trois boîtes de caustique, ou, si vous pouvez vous en procurer, trois livres de soude des savonniers. Réservez un demi-gallon de cette lessive, et la partie restée dans la chaudière étant bouillante, ajoutez-y la graisse et maintenez une ébullition pas trop violente, tout en remuant de temps à autre avec une louche ou une spatule.

La lessive réservée est ajoutée plus tard et sert surtout à calmer l'ébullition si elle devenait folle. Dire au juste pendant combien de temps on doit faire bouillir, serait bien difficile. Il y a des graisses qui se traitent plus facilement que d'autres, et d'un autre côté, cela dépend beaucoup aussi de la manière dont le feu est conduit. Mettons une moyenne de deux à trois heures.

Lorsque l'on voit que la masse est bien empatée, qu'en remuant avec la cuillère ou l'écumette, il se produit une espèce de ciappotement, que les yeux soulevés par l'ébullition crévent avec un bruit sec, on est bien près de la fin. De temps en temps on relève la cuillère et on en verse le contenu dans la masse. Si l'on arrive au but, il se forme une espèce de nappes qui se sépare de la cuillère. Enfin, si quelques gouttes de savon versées sur une soucoupe ou toute autre surface froide se durcissent, c'est que le savon est fini. Alors on ajoute le reste de la lessive réservée: il y en a encore, on fait bouillir quelques instants en remuant, puis on soupoudre avec deux poignées de gros

sel de cuisine pour séparer l'excès de lessive de savon et on enlève du feu pour laisser reposer et refroidir.

Une heure après la mise en marche, on peut, si l'on veut, ajouter un peu de résine ou arcançon, soit une livre ou deux. Cela donnera une teinte jaunâtre au savon et une odeur balsamique assez agréable; de plus, cette addition de résine rend le savon plus moussueux. Mais s'il y avait exagération, le savon serait collant et d'un usage tout à fait désagréable. C'est ce qui a lieu pour certains savons de fabriques qui contiennent autant de résine que de graisse.

Le savon étant pris et refroidi dans la chaudière au-dessus de la lessive usée, on le coupe en morceaux que l'on enlève pour les faire sécher modérément.

Il se peut cependant que le savon ne se montre pas comme étant bien fini, qu'il soit encore gras. C'est qu'il n'a pas pris une quantité suffisante de lessive et il est nécessaire de le reprendre. On fait alors une lessive d'un gallon avec une livre de caustique et on fait cuire de nouveau le savon dans cette lessive, jusqu'à ce que l'on ait obtenu une bonne preuve de cuite ainsi que nous l'avons expliqué plus haut.

Le savon cuit à point, refroidi, coupé et séché, si vous le pèsez, vous trouverez que vos douze livres de résine vous ont donné 21 à 22 livres d'excellent savon qui vaut bien 14 à 15 centins la livre. Les déboursés sont comme suit: 4 livres de caustique à 5 centins, 20 centins; 2 livres de résine également à 5c, soit en tout 30 centins. Mais nous pouvons attribuer ces déboursés à la valeur de ce que nous avons en plus de 20 livres, et celles-ci sera la rémunération de notre travail.

Mais ce n'est pas tout encore, il vous reste la lessive usée que vous ferez bouillir pendant une heure avec les grattures de savon, et dont vous vous servirez avantageusement pour laver les planchers, et cet arrière produit lui-même vous vaudra plus que les 30 centins que vous aurez déboursés.

Le savon normal ou pur contient les principes suivants:

Substance grasse.....	60
Alcali pur (caustique).....	7
Eau.....	33
	100

Toute autre substance qu'on rencontre dans le savon y a été introduite par falsification, que cette falsification, ait eu pour but de satisfaire aux exigences du bon marché ou qu'elle soit le fait de la fraude. Nous aurons à revenir sur ce sujet, lorsque nous parlerons de la fabrication industrielle du savon.

Pour assainir une cave humide, il suffit de placer un quart de minot de chaux vive dans une boîte ouverte. Cette chaux absorbera environ sept livres d'eau.

La production totale de ciment aux Etats Unis l'année dernière a été de 6,692,744 quarts évalués à 677 à la quart, soit une valeur de \$5,186,877.

Une colle liquide qui se conserve bien se fait en fondant une once de colle forte dans 4 onces de fort vinaigre chaud. On ajoute une once d'esprit de whisky et un peu d'alun.

On éprouve quelquefois de grandes difficultés pour enlever les vis; on peut s'aider en appliquant pendant une minute ou deux un fer rouge sur la tête et aussitôt après on essaie avec le tournevis.

Leçon de chimie. Professeur: j'ai dans cette bouteille du soda, avec quel produit chimique faudrait-il le combiner, pour produire un article très demandé dans le commerce. Un élève réveillé en sursaut et qui n'a pas suivi toute la leçon. — Avec du brandy.

Au 9 octobre, on avait expédié à Patras, pour les Etats-Unis 5,090 tonnes, et pour le Canada 1,551 tonnes de raisins de Corinthe contre 4,784 tonnes pour les Etats-Unis et 1072 tonnes pour le Canada à la même époque de 1887.

Il paraît que Boston est la place où il se mâche le plus de gomme, ou de soi-disant, gomme d'épinette

car le plus souvent, cette prétendue gomme n'est que de la paraffine mêlée à un peu de vraie gomme ou aromatisée avec de l'essence de genièvre.

La chaleur sèche des fournaies dans les appartements est nuisible à la santé et elle attaque la gorge et les poumons. Pour éviter cet incon vénient, il faut donner à l'air un certain degré d'humidité. On peut pour cela prendre en avant de la famille une serviette humide plongeant par le bas dans un vase peu profond contenant de l'eau.

"Quels jolis enfants vous avez", disait un jeune docteur à la mère fière de ses trois petits. "Ah! ma chère petite," dit-il, comme il soulevait dans ses bras, une fillette de cinq ans, "Êtes-vous la plus âgée de la famille?" "Non monsieur" répond la petite demoiselle avec la timidité et la naïveté habituelles de l'enfance. "Mon père est plus vieux que moi."

D'après les dernières informations recueillies par le ministère d'Agriculture français, la récolte de vins en France atteindra cette Année le chiffre de 40,000,000 d'hectolitres (environ 800,000,000 de gallons). C'est la plus forte récolte qu'il y ait eu depuis l'invasion du phylloxéra.

Chez un marchand de journaux, vers huit heures du soir.—Client:—Avez-vous la Presse? Marchand:—Tout vendu, Monsieur...Attendez: j'en ai un numéro, que je viens de lire, je suis vous le donner.—Client.—Oh! si vous l'avez lui... (s'en va sans l'acheter, ne voulant pas de journaux de seconde main.)

Aux Etats-Unis il y a 2,269 brasseries qui fabriquent par an 460,832,490 gallons de bière ou plus de 7 gallons par tête d'habitant. En Allemagne, on en compte 23,930 fabriquant 900,000,000 gallons ou plus de 20 gallons par tête. Les Isles Britanniques ont 26,214 brasseries, fabriquant 1,050,000,000 gallons soit plus de 30 gallons par tête.

Un agriculteur de l'Ohio, dit, qu'il a employé tous les remèdes imaginables pour guérir les piqures d'abeille, les alcalis, ammoniacale, soude, potasse, le miel, la friction avec un oignon, avec du tabac haché, et depuis 30 ans, il n'a rien trouvé d'aussi bon qu'une minime goutte d'huile de cannelle appliquée avec un fétu.

L'emploi de l'amiante comme peinture à l'épreuve du feu, reçoit de nombreuses applications. Dans un essai fait dernièrement en Angleterre, on a pris un morceau de pini de 6 pouces de long sur 4 d'équarrissage, et l'ayant enduit de cinq couches, et on l'a exposé pendant plus d'une demi-heure dans un fourneau ordinaire à grille. Le bois a été réduit en charbon, mais il n'a donné aucune flamme ni étincelle. Un petit théâtre en bois, ayant tout le principal et les accessoires d'un grand théâtre, avait été enduit de peinture incombustible. L'ayant arrosé par tout d'huile de térébenthine, on y a mis le feu. Les ornements les plus délicats furent partiellement détruits par la flamme de l'huile. L'essai d'un modèle semblable, mais n'ayant pas reçu de peinture incombustible, fut entièrement réduit en cendres en très peu de temps.

Les annonces se remboursent-elles? —A cette question, lisons-nous dans le Gerber Courier, de Vienne, les Américains suivants, qui sont presque tous millionnaires, et par conséquent, des autorités en questions d'affaires, répondent:

"Je dois mes succès à la publication fréquente d'annonces.—BONNER."
"Le chemin de la richesse passe à travers l'encre d'imprimerie.—BARNUM."
"L'annonce fréquente et continue m'a rapporté ce que je possède.—A. J. STEWART."
"Mon fils, fais des affaires avec des gens faisant insérer des annonces; tu n'y perdras jamais.—BENJAMIN FRANKLIN."
"Comment le monde peut-il savoir que tu as quelque chose de bon, si tu n'annonces pas que tu le possèdes?—VANDERBIJLT."

Les annonces se remboursent-elles? —A cette question, lisons-nous dans le Gerber Courier, de Vienne, les Américains suivants, qui sont presque tous millionnaires, et par conséquent, des autorités en questions d'affaires, répondent:

"Je dois mes succès à la publication fréquente d'annonces.—BONNER."
"Le chemin de la richesse passe à travers l'encre d'imprimerie.—BARNUM."
"L'annonce fréquente et continue m'a rapporté ce que je possède.—A. J. STEWART."
"Mon fils, fais des affaires avec des gens faisant insérer des annonces; tu n'y perdras jamais.—BENJAMIN FRANKLIN."
"Comment le monde peut-il savoir que tu as quelque chose de bon, si tu n'annonces pas que tu le possèdes?—VANDERBIJLT."

Les annonces se remboursent-elles? —A cette question, lisons-nous dans le Gerber Courier, de Vienne, les Américains suivants, qui sont presque tous millionnaires, et par conséquent, des autorités en questions d'affaires, répondent:

"Je dois mes succès à la publication fréquente d'annonces.—BONNER."
"Le chemin de la richesse passe à travers l'encre d'imprimerie.—BARNUM."
"L'annonce fréquente et continue m'a rapporté ce que je possède.—A. J. STEWART."
"Mon fils, fais des affaires avec des gens faisant insérer des annonces; tu n'y perdras jamais.—BENJAMIN FRANKLIN."
"Comment le monde peut-il savoir que tu as quelque chose de bon, si tu n'annonces pas que tu le possèdes?—VANDERBIJLT."

LE TRAIT D'UNION

Journal de l'industrie et du travail
 ABONNEMENT
 Pour une année \$1.50
 " six mois .75
 " un numéro .03
 Invariablement payable d'avance.
 Toutes nos annonces sont tolérées sur agate, quand aux conditions, on traite gré à gré.
 Toutes communications pour la rédaction doivent être adressées, avant le mercredi matin, à
 A. T. LÉPINE, gérant.

MONTRÉAL, 15 NOVEMBRE 1888

UNE ECOLE PROFESSIONNELLE

Quand il s'agit de créer un enseignement professionnel, il ne faut pas se proposer de faire l'enseignement complet du premier coup, mais compter avec les difficultés et faire ce qui est possible.

Comme point de départ à l'enseignement professionnel, prenons une école primaire de cent élèves, par exemple. Parmi ces cent élèves, il en est une trentaine, les plus jeunes, qu'on peut occuper à manier les outils les plus simples et à faire certains travaux qui ne seraient qu'une manière de développer sans efforts exagérés leurs facultés musculaires. Il ne faudrait pas grande sagacité pour employer de la sorte cette portion des élèves, sans qu'elle prit sérieusement le temps du professeur. Il suffirait de la faire guider par un grand élève, qu'on investirait d'un peu d'autorité.

Les soixante-dix autres pourraient former deux, trois ou même quatre divisions, venant à différentes heures s'exercer manuellement.

Il faudrait un atelier au moins aussi grand que la classe, et, de plus, une cour ou un terrain quelconque. Dans l'atelier, on installerait une forge, avec enclume, marteaux, étaux, limes, etc., c'est-à-dire ce qui est indispensable pour confectionner certains simples produits en fer. Il faudrait installer également quelques tours et des établis de menuisier, avec les outils accessoires.

Dans la cour, on aurait quelques blocs de pierre pour les tailler et retailer jusqu'à réduction complète.

Si l'école a un terrain un peu grand, on fera bien d'en cultiver une partie, et d'habituer les enfants au jardinage.

C'est là, pensera-t-on, beaucoup de besogne pour un seul professeur; erreur et préjugé! Un ouvrier distingué, à qui nous parlions dernièrement de ce plan, nous disait: "Vous savez ce que je peux faire en menuiserie; je connais un peu la forge et le tour. Je ferai une serrure et sa clef quand on voudra. Je taillerai les pierres et en monterai la coupe. J'ai fait des modèles pour les machines, et j'en ferai bien encore." Et, certes, cet ouvrier ne se vantait pas.

Il est évident que le professeur, si intelligent et si actif qu'il puisse être, ne pourrait être à la fois à la forge, au tour, à l'établi, dans l'atelier et dans la cour où travailleraient les petits tailleurs de pierre, ou les brouetteurs, ou les jardiniers, toutes choses se faisant simultanément; mais la difficulté serait tournée par la création de moniteurs élus parmi les élèves, par les élèves eux-mêmes.

Nous prions qu'on ne perde pas de vue qu'une bonne éducation doit tendre tant au développement physique qu'au développement intellectuel. Le but est tout à la fois de développer la force, l'activité musculaire, l'adresse des mains, et de donner à l'enfant une certaine audace, une plus haute conscience de sa capacité à se rendre propre à tel travail, à tel autre ou à tel autre encore.

Vient maintenant la grosse question de l'ordre et de la discipline dans les travaux. Nous avouons n'avoir qu'une médiocre estime pour l'obéissance passive. Si nous cherchions le meilleur moyen d'effacer le caractère individuel, de tuer l'esprit d'initiative, la spontanéité; si, en un mot, nous voulions rapprocher l'être humain de la bête de somme, nous nous garderions de tout enseignement autre que par le fouet. Et si nous

étions assez peu logicien pour faire marcher de pair l'enseignement intellectuel, qui fortifie le caractère, et l'obéissance passive qui l'affaiblit, nous serions ce que font trop d'éducateurs; nous nous occuperions moins de développer l'intelligence de l'élève que de la bourrer de formules; en un mot, avec la riche pâte de l'homme, nous pétririons des perroquets.

Mais nous avons en horreur profonde ce détestable système. Nous sommes avec ceux qui pensent que plus l'être humain jouit de la plénitude de sa liberté plus il est fort en toutes circonstances. Sur vingt croix d'honneur données après une bataille, combien en est-il qui soient la récompense de l'obéissance passive? Aucune peut-être! Toutes ou à peu près sont la récompense d'actes spontanés; le sentiment du devoir seul donne l'élan et inspire les actes héroïques.

Nous posons donc ce principe que l'expérience a cent fois justifié: "Dans l'enseignement, la discipline n'est pas l'art de récompenser et de punir, de faire taire et de faire parler; elle est l'art de faire remplir aux enfants leurs devoirs de la manière la plus convenable, la plus utile et la plus aisée.

En matière d'éducation, commander est un mauvais système. Quel est, en effet, l'objet premier de l'éducation? C'est de déterminer la révélation des aptitudes. Comment arriverons-nous à ce but désirable, si nous gênons stupidement la liberté de l'enfant dans ses tâtonnements? Comment faire la part du caprice et celle de la recherche instinctive? Nous définissons qu'on trouve la limite entre ces deux manières d'être de l'enfant. Donc, le plus de liberté possible pour chacun; un professeur intelligent et ami de l'enfant trouvera toujours moyen de réprimer les écarts qui accompagnent le jeune âge.

Il y a d'ailleurs mille moyens ingénieux de tenir en haleine l'activité et la volonté des écoliers. Owen avait bien trouvé le moyen d'amener à la discipline volontaire la population quelque peu perversie qui emplissait les vastes ateliers de l'immense fabrique fondée par lui en Ecosse!

Ces moyens sont nécessairement variables et leur diversité doit correspondre à la diversité des intelligences; de plus tous les systèmes applicables n'ont guère de valeur que par la valeur même des hommes sous l'initiative desquels ils fonctionnent.

En conséquence, les personnes qui comprennent la nécessité du complément d'éducation que nous réclamons pour les jeunes apprentis et les ouvriers ne nous querelleront pas pour l'insuffisance de nos données; et quant aux esprits étroits et pointilleux qui prendraient plaisir à soulever et à exagérer les difficultés, nous ne tenons nul compte de leurs exigences.

AU PEUPLE

Peuple, tu es roi.
 C'est toi qui fais et défais les gouvernements.

C'est toi qui fais la fortune de l'Etat, par ton travail, par ton concours.

C'est toi qui, lorsque la patrie est en danger, prends les armes et cours à la frontière pour refouler les envahisseurs dans leurs territoires.

C'est toi, peuple, pour le dire en un mot, qui est maître partout; les gouvernements n'existent que pour te servir; les ministres ne sont que les préposés que tu mets à ta tête pour conduire tes propres affaires.

Cependant, malgré que tu sois tout dans l'Etat, tu es celui qui es le plus méconnu et le plus méprisé. C'est en vain que tu demandes des réformes justes et équitables; que tu travailles pour faire disparaître les abus nombreux que l'on voit partout.

On ne t'écoute point. Ces hommes que tu payes pour administrer tes affaires ne daignent pas même prendre en considération les requêtes que tu leurs adresses.

Plus encore, on se moque de

toi; et si tu oses te présenter en corps devant les chefs de l'Etat, on te tourne le dos.

Ce sont toutes les injures, les humiliations, les insultes, qui te sont faites de la part des gouvernements, qui te forcent de te soulever contre l'autorité que tu as établie toi-même.

C'est alors que tu crois devoir t'organiser en association—généralement secrètes, car on te refuse le droit de parler librement—pour acquiescer par la force ce que tu ne peux avoir par la douceur.

Et lorsque tu supposes le moment venu, tu te lèves en masse, les armes à la main, pour renverser les gouvernements; dans ta rage, tu fais couler le sang, tu sèmes le carnage; nouvel Attila, tu détruis tout sur ton passage.

Lorsque le calme est revenu, lorsque ta colère est apaisée, tu regrettes ce que tu as fait pour te venger des outrages qui t'étaient journellement adressés, car au fond tu es bon et honnête, si ta main s'est levée pour frapper ceux qui t'outrageaient, tu as gardé quand même un cœur pour regretter. Aussi aux jours de la paix, tu aides à réparer ce que tu auras brisé.

Le jour où les gouvernements auront compris qu'il n'y a pas de meilleur serviteur et de plus fidèle gardien des libertés que toi, o peuple! le jour où les gouvernements auront fait droit à tes justes demandes, en faisant disparaître les griefs dont tu te plains, ils verront alors le calme rentrer dans les Etats, les individus s'embrasser comme des frères, la prospérité faire place à la misère, le bonheur et la joie naîtront là où il n'y avait que tristesse et deuil.

Ce jour viendra tôt ou tard, car nous l'avons dit au début de cet article:

Peuple, tu es roi!

G.-A. D.

8 nov. 1888.

UNE VISITE A SAINT-JEAN.

M. A. T. Lépine, M. P., est allé, lundi dernier, à Saint-Jean, où il avait été invité à donner une conférence sur les questions ouvrières.

Les travailleurs lui ont fait une magnifique réception. La réunion a eu lieu dans la salle du conseil municipal, sept ou huit cents personnes y assistaient.

L'ouverture de la séance, le président, M. Léonard Tixier, présenta l'adresse suivante au conférencier:

A MONSIEUR A. T. LÉPINE,
 Député de Montréal Est.
 Monsieur.

Les ouvriers de St-Jean, sans distinction de parti politique se joignent d'un commun accord pour vous souhaiter la bienvenue.

Profitant de votre visite comme conférencier officiel pour le Dominion, permettez nous de vous féliciter de la victoire éclatante que vous avez remportée pour la cause ouvrière dans la plus grande division électorale du pays.

Votre victoire, Monsieur, fait honneur aux ouvriers, ils ne pouvaient certainement pas faire un choix plus judicieux.

Il y a onze mois, monsieur le député, que vous nous honoriez de votre présence, ici, dans cette même salle pour la première fois; vous avez su capturer notre confiance en vous, nous osons espérer que vous saurez dans l'avenir, comme dans le passé, vous montrer digne de la confiance que vos frères du Canada ont reposé en vous, que vous travaillerez avec énergie au bien-être de la nombreuse classe sociale dont vous serez désormais l'interprète et l'avocat dans les conseils de la Nation.

La classe ouvrière est la plus nombreuse après celle des cultivateurs, elle forme un des éléments les plus importants du mouvement social. Non-seulement les ouvriers, mais le pays tout entier aura les yeux sur vous; et nous ne craignons pas de prédire que dans quelques années Montréal-Est ne se repaîtra par d'avoir élu un député ouvrier.

Nous nous réjouissons avec les ouvriers de votre division de cet éclatant succès, auquel nous devons attendre des fruits abondants. Chose qui nous fait plaisir aussi, c'est cette bonne intelligence entre le travail et le capital, chacun reconnaît que les intérêts et ce ces

deux éléments sont communs et qu'il faut respecter leurs droits.

Vos amis de St-Jean, monsieur, forment des vœux pour que la Providence favorise la dure tâche que vos confrères vous ont confiée. Courage, persévérance et succès.

Vos amis de cœur de la ville de St-Jean.

M. Lépine remercia les ouvriers de Saint-Jean pour ce beau témoignage d'estime et pour la confiance qu'ils repositaient en lui.

Il leur exprima toute sa reconnaissance pour le généreux concours qu'ils lui avaient prêté lors de l'élection de Montréal-Est.

Le conférencier traita ensuite des questions ouvrières, engagea les travailleurs à s'organiser pour se protéger et défendre leurs droits. Il s'attacha particulièrement à démontrer les avantages qu'offraient à cet effet l'Ordre des chevaliers du travail.

Cette association puissante réalise mieux qu'aucune autre les vœux, les aspirations, les espérances des ouvriers. Après avoir expliqué article par article le programme de l'Ordre, il fit un vigoureux appel aux travailleurs manuels qui composaient en grande majorité l'assemblée.

Nous avons raison de croire que cet appel sera entendu et que l'Assemblée locale Richelieu verra bientôt grossir ses rangs. On dit aujourd'hui qu'un grand manufacturier de Saint-Jean, qui avait jusqu'ici défendu à ses employés de faire partie de la chevalerie, est tout à fait revenu des idées qu'il s'était formées de cette association. Non seulement, il n'est plus opposé à ce que ses employés en fassent partie, mais on prétend même qu'il les engagera à en appartenir.

Comme on le voit, les explications données par M. Lépine vont porter leurs fruits. Si tous les patrons voulaient se renseigner sur les principes de l'Ordre, ils verraient qu'il n'y a rien de mauvais ni de dangereux. On recommande la tempérance, l'éducation, l'économie; on s'efforce de fonder des sociétés coopératives de production et de consommation; on cherche par tous les moyens à cimenter l'union du capital avec le travail, à faire respecter les droits de chacun.

Ces conférences publiques feront assurément mieux apprécié notre association par tous les patrons d'industrie.

UN OUVRIER DE ST-JEAN.

COBRESPONDANCE PARI-SIENNE

M. Abel Davaud, un des excellents collaborateurs du *Moniteur des Syndicats Ouvriers*, adresse au journal officiel de l'Ordre, la lettre suivante qui intéressera nos lecteurs:

Comme je vous le disais dans ma dernière correspondance, vous avez un moyen de faire connaître officiellement en France l'Ordre des Chevaliers du Travail. L'Exposition prochaine de 1889 comprend une Exposition d'Economie Sociale. Toutes les associations de quelque nature qu'elles soient sont appelées à y prendre part. Adressez à la direction—autant que possible avant le premier novembre—une demande d'admission, accompagnée des documents qui témoignent de votre action au profit du bien public. Le Jury d'Examen auquel j'ai l'honneur d'appartenir devra quand même faire un rapport qui vous sera très probablement favorable et vous donnera ainsi un grand et solennel retentissement.

Il y a juste un an, vous étiez conspués ici, parce que vous étiez inconnus ou mal connus, ainsi que je vous l'ai dit. On vous imputait des doctrines anarchistes et celles des pires ennemis de l'ordre public. Mais depuis ce temps là l'opinion s'est faite autre et elle n'attend que la manifestation démontrée de l'esprit qui anime votre Ordre pour sympathiser avec vous. Le *Moniteur des Syndicats Ouvriers* a sa petite part dans la réaction qui s'est produite en votre faveur. La publication de "l'Appel Spécial" de M. Powderly, le plébiscite économique sur les grèves et leurs conséquences, ont ramené une meilleure appréciation. J'ai des avis que ne veulent pas encore me croire, il y a donc encore à faire. Ce qui reste est, après tout, me paraît-il, votre affaire, et vous sera facile, si vous repoussez toute ré-

pugnance à participer à l'Exposition d'Economie Sociale. La présence des documents que vous pouvez fournir attirerait tous les 90 ou 100 Jurés de l'Exposition dont les quatre cinquièmes ont une influence incontestable dans les décisions finales de nos hommes politiques. Ce serait donc aller à l'encontre de l'expansion de l'Ordre des K. of L. que de boudier sur un moyen certain de vous étendre.

Et, à ce propos, il me semble que vous seriez mal-venus à prendre ombrage de la loi de 1872 qui défend l'affiliation des sociétés françaises aux sociétés des autres pays. D'abord cette loi vise spécialement et uniquement les organisations révolutionnaires et anarchistes. Et pourquoi y trouvez-vous à redire en Amérique? Est-ce qu'il n'existe pas chez vous une doctrine Monroe qui dit "l'Amérique aux Américains" et refuse toute ingérence européenne dans le Nouveau Monde? Est-ce qu'il n'y a pas aux Etats-Unis une prohibition quasi-universelle des produits européens? Est-ce qu'il n'y a pas aux Etats-Unis une loi qui interdit l'entrée du pays aux travailleurs qui voudraient s'y rendre? Est-ce que les Chinois ne sont pas prohibés, honnis et brutalisés? L'Amérique se défend comme elle l'entend, ne trouvez donc pas drôle que les Bourgeois dirigeants français en fassent autant. Je ne suis point l'adepte d'une doctrine semblable, vous le savez bien, mais je vous cite les raisons de conduite de nos législateurs.

D'ailleurs, l'Ordre des chevaliers du travail moins que tout autre ne peut s'exercer de faire partie de l'Exposition d'Economie Sociale; car par faveur spéciale, une invitation indirecte vous a été faite d'y participer. Il y a un mois j'ai moi-même adressé à votre Grand Maître Ouvrier Powderly une demande d'adhésion à l'Exposition d'Economie Sociale et j'ai joint à ma lettre une lettre que M. Charles Robert m'avait écrite au nom de la commission supérieure d'organisation pour expliquer les raisons qui empêchent une invitation directe et personnelle. Vous reconnaîtrez sans peine que ces raisons sont les mêmes que celles que je vous donnais, c'est-à-dire que la Commission d'Economie Sociale, n'épouse pas, ni ne peut épouser les différentes doctrines et les théories qui viendront se faire jour à l'Exposition des Invalides.

J'avais moi-même auparavant communiqué les lettres reçues du Quartier Général des K. of L. sur ce sujet à M. Charles Robert, Président la Section II (Participation aux Bénéfices, Associations coopératives de production). Notez que M. Charles Robert est un homme distingué, dévoué à l'idée de participation et d'association, ancien Conseiller d'Etat sous l'Empire et présentement Directeur de la grande Société d'Assurances l'Union.

Il m'avait dit ceci: "Il me semble que l'invitation doit être conçue en termes fort simples. Notre appel n'implique ni adhésion, ni aucune solidarité avec les actes et les doctrines. Toutefois nous ne ferions pas appel à une société révolutionnaire pouvant tomber sous le coup de la loi de 1872. Si nous correspondons avec l'association des K. of L. c'est justement parce que son Etat Major, M. Powderly en tête, soutenu par la majorité se déclare partisan du progrès pacifique et légal."

M. Lyonais, un jeune député très populaire, exprime en termes presque identiques son appréciation de votre Ordre et de son chef, le Grand Maître Ouvrier Powderly (M. Lyonais est Président de la Section III, Syndicats professionnels, ou votre Ordre serait classé; et M. Veyssier, votre correspondant, est membre de la commission du même groupe.)

Voilà donc la question en bonne voie et j'espère vous voir figurer avec honneur et d'une façon grandiose à notre Exposition d'Economie Sociale.

Nous attachons tous le plus grand intérêt à l'adhésion de M. Powderly, soutenu comme il l'est par la grande majorité. Je crois sincèrement que l'Ordre des K. of L. y trouvera son compte: 1o Par une connaissance complète et répandue en Europe de vos règlements et statuts. 2o Par l'estime qu'elle lui fera sur l'Ordre. 3o Par la destruction des fausses appréciations et la méconnaissance qui s'en est suivie jusqu'ici.

ABEL DAVAUD.

CANAUX ET EGOUTS PUBLICS

Extrait du rapport sanitaire de Montréal.

La question de nos égouts publics est, certainement, entre les questions importantes pour la salubrité de notre ville, celle qui devrait avoir la prédominance sur beaucoup d'autres. En effet, l'approvisionnement d'une eau pure et un système d'égouts perfectionné, ne sont-ils

pas reconnus partout comme la base fondamentale de l'hygiène et de la santé publique.

Jusqu'à ces dernières années, qu'a-t-on fait à Montréal, si ce n'est de creuser et construire à la hâte 100 verges d'égouts par-ci, 100 autres par-là, sans s'occuper, souvent si leurs dispositions seraient assez profondes pour égoutter les caves sur les parcsours, et sans prévoir si les maisons à deux étages, qui les bordent actuellement, ne seront pas, dans quelques années, à cinq ou six étages; et puis le problème de leurs raccordements et de leurs connexions futures, y avait-on même pensé? C'est à peine si nous avons quatre-vingt-dix milles d'égouts, tandis que la ville compte je crois à peu près 150 milles de rues.

Cependant la plupart des propriétaires, encore plus les locataires, sont intéressés et anxieux de les avoir au plus tôt, les premiers, pour l'augmentation en valeur de leurs propriétés, les autres, pour leur propre sécurité. Il faut bien avouer que depuis quelques années les rôles ont bien changé; jadis il fallait le consentement de la majorité des propriétaires pour avoir un canal, tandis qu'aujourd'hui la demande de l'autorité sanitaire est suffisante; mais à quoi bon tout ce retard, ces visites, inspections et rapports, quand il est reconnu que la canalisation est un des principaux facteurs de la santé publique?

Pourquoi le Conseil ne ferait-il pas l'emprunt nécessaire pour couvrir le coût de construction de la balance de nos égouts publics, c'est-à-dire à peu près 50 milles de longueur? Il faudrait pour l'avenir ne plus permettre l'ouverture d'une rue à l'usage public sans que les égouts y aient déjà été mis. En agissant ainsi, des années de souffrances seraient épargnées au public, et ceci permettrait aussi, à nos ingénieurs de les aboucher et de les bâtir avec beaucoup plus de régularité, de proportion et de convenance pour la décharge rapide de leurs immondices. Dans tous les cas, on devrait défendre l'érection de maisons sur les rues ou ruelles où il n'y a pas d'égouts; on préviendrait ainsi ces spéculations mesquines qui font que les terrains nus, beaux, marécageux, etc., sont les premiers choisis, en raison de leur peu de valeur et sont aussitôt couverts de bâtisses à logements, et deviennent des sources de maladies pour les pauvres familles qui vont les habiter; ce sont de véritables spéculations sur la santé de ces mêmes locataires.

La ventilation de nos égouts devrait aussi être plus complète, les regards (man holes) au centre des rues y devraient être plus nombreux.

Le minimum de distance ne devrait pas être de plus de 100 pieds, et leurs ouvertures devraient être troués et entretenus ouverts, au moins dans les saisons où il n'y a pas de neige. Les bouches d'égouts (gullies) qui longent nos trottoirs, devraient aussi être multipliées, et ne devraient pas être à (traps) fermeture hydraulique; comme leurs noms l'indiquent, bouches d'égouts celles-ci devraient servir de communication directe de leur atmosphère avec l'air extérieur, de vraies conduites respiratoires. Si par hasard leur proximité les rendait offensives, on pourrait, dans ces cas exceptionnels, les munir d'un coupe-air. L'hiver comme les regards au milieu des rues se couvriraient de neige, et ne pourraient pas être découverts par la sécurité des traîneaux, ces bouches devraient être entretenues ouvertes par un moyen ou par un autre; si on craignait que les tempêtes pussent les clore on pourrait les surmonter de tuyaux. Les culs-de-sac (blindend) devraient être munis d'un tuyau ventilateur, surtout ceux qui se trouvent en amont aux extrémités des égouts.

Pour le bénéfice de leur bon fonctionnement, et pour y prévenir la putréfaction, à l'avenir on ne devrait plus y permettre la connexion des fosses d'aisance ordinaires, car la solidité des matières ralentit le transport des immondices, quand elles ne les obstruent pas complètement. Le courage des égoutiers devrait se faire régulièrement, et pour cela, il faudrait des égoutiers qui les visitassent constamment.

DR L. LABERGE.

Banque VILLE-MARIE

W. WEIR, Président.
 J. G. DAVIE, Vice-Président.
 U. GARAND, Caissier.

BUREAU PRINCIPAL:

153 rue St-Jacques

Cette Banque a ouvert un Bureau d'Épargne

à

No. 284 RUE NOTRE-DAME

Entre les rues Desjardins et Prévost.
 GEO. DASTOUS, Gérant.

Annnonce de Tooke.

Notre vente de Cravattes de la semaine dernière a dépassé notre attente, nous en avons vendu des centaines samedi. Rien de surprenant, aux prix que nous les vendons, la pratique en était toute étonnée. Ainsi les Messieurs qui ont besoin de belles et bonnes Cravattes, rendez vous tout droit chez R. J. Tooke et vous aurez le meilleur choix de la ville. Pas de vieux stock, pas de stock de banqueroute, nous vendons ce que qu'il y a de plus nouveau à meilleur marché que ceux qui font du bruit pour tromper le public.

Pour cette semaine, nous vendons les Corps et Caleçons, les Chemises de laine et les Vestes tricottées plus bas que le prix du gros. En voici une preuve: Corps double breast à 25c.; extra pesant à 35c.; de fantaisie à 40c.; Corps et Caleçons rouge de 12 mailles, pesant tout près d'une livre, 50c. seulement; dans les marchandises fines nous faisons une spécialité et nous défions la compétition, Chemises de laine en tricot 45c.; pure laine hleue marin grise et rouge 75c.; Veste de laine \$1.00 vendu partout \$1.50.

200 douz. de Chaussons pure laine 20c. la paire valent 30c.

R. J. TOOKE

1547 & 1549 RUE STE-CATHERINE

NOUVEAU MAGASIN



A partir du 1er Novembre

M. J. P. COUTLEE n'aura plus rien à faire avec la maison COUTLEE FRERES.

Il ouvrira sous la raison sociale de

J. P. Coutlee & Cie

Un Magasin au

No. 1516 rue Notre-Dame

Deuxième porte de la rue Claude.

On pourra se procurer dans cet établissement toutes sortes de Hardes faites, ainsi que Chapreaux, Casques, Valises, etc.

Tous les articles de toilette pour hommes et enfants sont nouveaux, d'un choix particulier et d'un bon marché extraordinaire. Une commande pour habillement peut être remplie dans le court espace de temps de dix heures.

J. P. COUTLEE & CIE., 1516 rue Notre-Dame, Montréal.



STATUTS du CANADA

ET

PUBLICATIONS OFFICIELLES.

Les Statuts et quelques uns des publications du Gouvernement du Canada sont en vente à ce bureau ainsi que certains actes séparés. Une liste de prix sera envoyée sur demande.

Les Statuts Révisés sont maintenant prêts Prix des deux volumes \$5.00.

B. CHAMBERLIN, Imprimeur de la Reine et contrôleur de la Papeterie Département des impressions et de la Papeterie publique. Ottawa, 2 mai 1888.—6m



Avis relatifs aux Passeports

Les personnes qui ont besoin de passeports du Gouvernement Canadien doivent s'adresser à ce département et accompagner leur demande de la somme de quatre piastres, honoraires fixés par le gouvernement en Conseil.

O. POWELL, Sous-Secrétaire d'Etat. Ottawa, 2 mai 1888.—6m.

Telephone 666

TROY Steam Laundry

140 St-Peter St

Chemises 10c.

Cols et Poignets.. 2c. chaque

Nous allons à domicile pour dé-livrer et pour chercher les effets sans charge extra.

W. HENRY, Propriétaire.

FOURRURES!

Si vous avez besoin de Fourrures, c'est le temps de faire votre choix et nous laisser votre ordre. Nous avons un très grand assortiment, et comme les affaires sont méchantes et l'argent rare, nous nous contenterons d'un petit profit. Choix sans précédent de Seal, Castor, Vison, I outre de Mer et Naturelle, Mouton de Perser, Alaska, Chat Sauvage, Robes pour Voitures, etc., etc.

HUBERT & COMTOIS

1581 RUE STE-CATHERINE

Apportez-nous vos vieilles Fourrures, avec du vieux nous faisons du neuf. Nous faisons une spécialité de la teinture du vieux Seal.

H. & C.

A VENDRE!

UNE GRANDE QUANTITÉ DE

BOIS DE SCIAGE

DE TOUTES

ÉPAISSEURS

LARGEURS

— OU —

QUALITÉS

PRÉPARÉ

— OU —

BRUT

LATTES

BARDEAUX

— ET —

FENDUS

— DE —

CHARPENTE

— EN —

PIN ET EPINETTE

\$35,000 DE MEUBLES

\$35,000 de Meubles achetés à réduction: Pianos, Poêles, Vais-selle, Verreries, etc., vendus à prix réduits à l'occasion de l'ouverture de mes Nouveaux Magasins Nos. 1517 & 1519 RUE NOTRE-DAME

Echange de Pianos, Meubles neufs pour des vieux, Poêles d'hiver et tous échanges pour l'accommodation des pratiques. O. COURTEMANCHE, 1517 et 1519 rue Notre-Dame, Montréal Téléphone 1895.

La BANQUE JACQUES-CARTIER

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3 1/2) pour cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au Bureau de la Banque de Montréal le et après samedi le premier décembre prochain. Les livres de transfert seront fermés du 19 au 30 novembre inclusivement. A. DEMARIGNY, Direct. Gt. Montréal, 24 oct., 1888.



Aux annonceurs dans la 'Gazette'

Les personnes qui ont besoin de annonces pour être insérées dans la Gazette du Canada, voudront bien observer les règles suivantes: 1. Adresse: "La Gazette du Canada, Ottawa, Canada." 2. Indiquez le nombre d'insertions requises. 3. Remettez invariablement les prix de telles annonces avec celui d'un numéro de la Gazette, comme il est expliqué plus bas, autrement elles ne seront pas insérées. Les prix sont: 10 cts par ligne pour la première insertion, et 5 cts pour les insertions subséquentes, chaque chiffre comptant pour un mot. Aucune annonce n'est publiée pour moins qu'une piastre. Les abonnés remarqueront aussi que l'abonnement de \$4.00 par année est invariablement payable d'avance et que la Gazette sera retranchée à l'expiration du terme payé ainsi d'avance. On charge 10c. par numéro et lorsqu'on en a besoin de plus d'un il faudra payer également le même prix pour chacun de ses numéros. BROWN CHAMBERLIN, Imprimeur de la Reine et contrôleur de la Papeterie. Département des Impressions et de la Papeterie publique. Ottawa, 2 mai 1888.—6m.

Coutlee Freres

Successeurs de ALFRED MEUNIER

MARCHANDS-TAILLEURS

A l'Enseigne du Gros Coq Doré

1518 Rue Notre-Dame

(COIN DE LA RUE CLAUDE) MONTRA

Dans cette Maison on peut se procurer toutes espèces de HARDES FAITES.

N.B.—Les Hardes de commande même sont livrées dans l'espace de dix heures.

CHAPEAUX! CHAPEAUX!

Le département des Chapreaux est on ne peut plus complet et l'assortiment choisi. Celui des Valises mérite aussi l'attention du public.

Maison d'Economies!

A CE TITRE,

LOUIS MARSAN

Marchand de Nouveautés

293 Rue ST-LAURENT

Offre au public et spécialement à la classe ouvrière son fonds de Marchandises Sèches au montant de

\$35,000

à des réductions qui étonnent tous les acheteurs, aussi les ouvriers qui ont eu l'avantage d'aller faire leurs achats chez LOUIS MARSAN, proclament-ils cette maison, la

Vraie Caisse d'Economies.

En effet, une personne qui achète ses Marchandises chez LOUIS MARSAN fait une épargne d'un moins

25 POUR CENT sur ses déboursés.

Il est donc important que ceux qui ont besoin de Marchandises Sèches aillent chez lui avant que d'aller ailleurs, afin de jouir des grands avantages que cette maison importante est en mesure d'offrir au public.

Vente spécialement comptant et un seul prix.

LOUIS MARSAN

293 RUE ST-LAURENT

COIN DE LA RUE MIGNONNE

UNE FEMME JALOUSE

Par JULES MARY.

DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

L'aveugle avait beaucoup grandi. Elle était presque jeune fille. Elle avait quinze ans, mais, son développement avait été si rapide qu'on lui en eût donné dix-huit. Son esprit et son intelligence avaient suivi la même marche. Elle raisonnait, sentait, percevait comme une femme, comme une femme nerveuse, au goût raffiné, aux désirs élevés; son infirmité imprimait à sa physiologie un charme étrange et douloureux; très pâle, le visage fin aux traits réguliers et froids, le front superbe encadré de cheveux d'un noir brillant dont les bardeaux symétriques augmentaient encore son air de gravité, de renoncement, de dédain presque, Madeleine semblait un de ces marbres admirables de forme et de beauté, auxquels l'artiste n'a pu donner le regard, c'est-à-dire la vie. Pour Geneviève ce n'était plus une fille, c'était une amie déjà.

Madame de Montbriand travaillait, sur la lisière du bois, à l'ombre des arbres, mais ayant devant elle la plaine où les moissons d'or, à perte de vue, frémissaient sous le passage du vent. L'horizon extrême du ciel était un fond d'un violet sombre où, par-dessus, flottait une ligne irrégulière de nuages ourlés d'hermine qu'on eût pris pour les cimes virginales de montagnes neigeuses. Par devant, un mince filet de fumée blanche sortait de la cheminée d'un moulin à vapeur et fuyant vers l'éther se mêlait aux flocons de brumes lointaines, de telle sorte qu'on ne savait plus si les nuages étaient de la fumée ou si la fumée n'était qu'un nuage. Le reste du ciel était rayé de longues estafilades d'un gris sale sur du roux.

— Notre — STOCK D'AUTOMNE qui est le plus complet en NOUVEAUX PATRONS

de tout genre dans la ligne de Hardes faites. GOUT et FINI SUPERIEUR.

Notre Stock de Hardes Faites maintenant offert au Public est au complet pour

Hommes, Femmes et Jeunes Gens.

Nous avons accordé une attention toute spéciale aux Modes Nouvelles, et nous pouvons affirmer que nous avons en mains le plus beaux choix d'articles de goût qui puisse se voir à Montréal.

Si vous avez besoin d'un PARDESSUS d'automne vous feriez bien de visiter notre maison avant de donner votre commande.

Nous pouvons vous montrer cinq cents Habillements complets, bien faits de mode nouvelle.

Nous ne prétendons pas vendre au-dessous du prix coûtant, mais nous offrons nos marchandises à des prix qui ne laissent qu'un petit profit, déduction faite du coût de la confection.

Nous manufacturons tout notre stock et nous pouvons ainsi offrir au public 25 pour cent de réduction.

— Qui est ce? — M. de Turgis. — M. de Turgis, tu es folle!

— Vous voyez, mère, vous l'avez dit! fit-elle en souriant.

Madame de Montbriand s'était levée, elle écoutait à son tour. On arrivait par le bois. Elle entendait bien, mais le feuillage l'empêchait de voir. Au détour d'un sentier un homme parut, qui s'arrêta en se trouvant près de Geneviève. Et celle-ci murmura:

— M. de Turgis! Vous! Ici! Après deux ans!

Elle s'avance vivement au-devant de lui, tend les mains, et le juge les prend, comme autrefois au sortir de la cour d'assises, et sur les deux réunies, il met, coup sur coup, plusieurs baisers ardents, puis, comme Geneviève se recule peureuse, il s'excuse, interdit:

— Pardon, il y avait si longtemps!

Ils se regardent. Ils se dévorent des yeux. Ni l'un ni l'autre n'a changé. C'est toujours Geneviève,

frère, mignonne, idéalement jolie. C'est toujours Turgis, distingué, doux, contenant son amour et le couvrant de son respect.

Que de souvenirs communs! Que de larmes! Tout cela afflue à leur esprit, et ils ne trouvent rien à se dire.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

— Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons. — Henri, dit Geneviève, conduis ta sœur, nous rentrons.

—J'ai vu avec plaisir et crainte, à la fois, votre retour parmi nous, monsieur de Turgis. Avec plaisir, parce que je n'ai pu vous connaître sans être votre ami; avec crainte, parce que je redoutais quelque nouvelle souffrance de votre loyal cœur. Et je suis content de m'en expliquer une bonne foi, tenez. Je crois qu'il vaudrait mieux, pour vous à coup sûr, pour elle peut-être aussi, que vous ne reveniez plus.

—Geneviève ne m'aime pas !
—Voilà bien les amoureux ! Tout de suite à l'extrême ! Je n'ai rien dit qui pût vous faire penser cela.

—Si elle m'aime, je vous en supplie, ne me le cachez pas.
—Vous voulez me faire jouer un joli rôle, vous, dit le vieux en riant. Qu'elle vous aime ou non, c'est son affaire. Je n'ai plus rien à y voir. Dans tous les cas, je suis certain de sa droiture et si elle vous aime, tant qu'elle n'aura pas le droit de vous le dire, elle se taira.

—Monsieur Trinque, vous tenez-vous au courant des débats de la chambre et du sénat ? Je ne le pense pas. La politique ne vous intéresse guère. Cependant, il est une question grave qui devrait vous passionner, celle du divorce.

—Oui, mais j'ai perdu tout espoir. Le divorce ne sera pas adopté.
—Erreur, monsieur Trinque. Il a été voté, hier, 27 juillet 1884. J'en ai été averti par dépêche. Et je vous prie de me permettre de vous lire le texte de l'article de la nouvelle loi qui vise la situation sociale de madame de Montbriand.

—C'est une bonne nouvelle, monsieur de Turgis. Que dit cet article ?
—J'en ai pris copie, ce matin même, à la préfecture : "Article 4. Les instances en séparation de corps pendantes au moment de la promulgation de la présente loi, pourront être converties par les demandeurs. Turgis appuya sur les mots en regardant Trinque, en instance de divorce. Cette conversion pourra être demandée, même en cour d'appel. La procédure spéciale au divorce sera suivie à partir du dernier acte valable de la procédure en séparation de corps. Pourront être convertis en jugements de divorce, comme il est dit à l'article 310, tous jugements de séparation de corps devenus définitifs avant la dite promulgation."

L'ancien marchand d'armes avait écouté avec attention.
—Je le répète, dit-il, c'est une heureuse nouvelle, car voilà Geneviève libre de sa vie, d'elle et de son cœur.

—Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je vous ai avoué si hardiment tout à l'heure que j'aime madame de Montbriand ? Comprenez-vous pourquoi j'insiste encore ? Elle n'a pas de secrets pour vous. D'un mot, il vous serait possible de me rendre si heureux !

—Oui, d'un mot, je le sais bien, ribleu ! ah ! si je pouvais le dire.

—Comment !
—Eh ! sais-je seulement ce qui se passe dans cette tête de femme ? Des secrets ? Elle en a, pour son père comme pour tout le monde. Lesquels ? Je l'ignore. Qu'y a-t-il au fond de tout cela ? Mystère. Je soupçonne que le drame de Roches vaux palpite encore dans son souvenir. Me trompé-je ?

—Elle aimerait donc toujours Montbriand ?

—Ai-je dit cela ? Non. Soyez tranquille. Elle a trop souffert de ce côté-là pour n'y point penser avec terreur. On ne remonte pas de pareils courants. Du reste, mon cher Turgis, cette loi du divorce enlève entre Geneviève et vous les derniers obstacles qui vous empêchaient de lui parler à cœur ouvert. Si bien disposé qu'il soit en votre faveur, le père Trinque n'a plus voix au chapitre. Par exemple s'il est consulté, soyez sûr qu'il votera pour vous des deux mains.

—M. de Montbriand est mort ?
—Non. Mais, vivant ou mort, il n'existe plus pour la comtesse. J'aime Geneviève. Qu'avez-vous Madeleine ?
—Rien, monsieur de Turgis ; ce que vous me dites, je l'avais deviné.

—Non, pour cela, Turgis, je vous le jure !
Le jeune homme respira, soulagé. Un instant il avait désespéré. —J'interrogerai madame de Montbriand, dit-il.

—Un conseil. Ne vous pressez pas. Chat échaudé ! Prenez votre temps. Elle s'engourdit dans le calme monotone de la vie que je lui ai faite. Ne la réveillez point trop brusquement.

Cependant, ce ne fut pas Geneviève qu'il interrogea la première, il avait la grande peur d'être découragé. Il l'ouvrait. Il ne voulait s'adresser à elle, comme tous les timides, qu'en dernier ressort, après avoir acquis la certitude qu'il était aimé.

Un matin, il arriva de bonne heure à Clermont ; du brouillard s'était amoncelé pendant la nuit sur les arbres qui semblaient chargés de pluie. Lorsque le soleil perça la brume d'une flèche de lumière, illuminait le bois, toutes les gouttelettes étincelaient, pareilles à des diamants d'une eau admirable, gouttes de saphirs, de rubis, de topazes, d'émeraudes, changeantes, ruisselantes, merveilleusement montées par un orfèvre de génie, à l'extrême pointe tremblante d'une feuille.

Un souffle de brise, arrivant du fond du bois, secouait les arbres d'où s'égrénaient ces chapelets de perles transparentes qui s'abattaient en crépitant sur les branchettes mortes ; mais aussitôt, en haut, elles se reformaient lentement, sortant du brouillard même comme d'une inépuisable mine. Et elles attendaient un autre rayon de soleil pour s'allumer à ses feux, et un autre passage de la brise pour s'évanouir encore.

Chaque feuille des grands arbres, chaque feuille des plus petits, aux ormes, aux broussailles, des houx, des ronces, des coudriers ; chaque aigrette des genêts ; chaque fleur de bruyère avait sa rosée nocturne que le soleil, jaloux, allait boire tout à l'heure, ramenant vers son centre, dans sa toute-puissance d'épanouissement, ces rayons épars sur la terre, ces diamants qui émanaient de lui, qu'il avait fait vivre et qu'il faisait mourir.

Lorsque Turgis descendit de cheval devant Clermont, Madeleine se promenait au bras d'Henriot, dans la vaste prairie, fleurie de hautes herbes, qui s'étendait près de la maison.

Henriot n'eut pas besoin de dire à Madeleine : "Voici notre ami Turgis !" La jeune fille avait entendu et reconnu le pas du cheval, sur le sable épais de l'allée de platanes. Le juge embrassa l'enfant.

—Va, dit-il, j'ai besoin de causer avec Madeleine.

—Avec moi ? dit l'aveugle, tout de suite craintive.

—Oui.
Déjà Henriot s'était éloigné, docile.

—Je ne veux pas interrompre votre promenade, Madeleine, dit Turgis. Nous la continuerons ensemble.

La pauvre pensait : "Que va-t-il me dire ?" Et tout haut :

—Je vous écoute, monsieur de Turgis. En quoi aurai-je le bonheur de vous être utile ?

—Vous m'aimez, Madeleine ?
Il sentit qu'elle tremblait. Mais il n'y prit point garde. Cependant ce fut d'une voix changée et très basse qu'elle répondit :

—Certes, monsieur de Turgis, en douteriez-vous ?

—Vous souhaitez que je sois heureux, n'est-ce pas ?

—De tout mon cœur.

—Je vais vous traiter en grande sœur, mon enfant, et vous avouer un secret. Par suite de circonstances qu'il serait trop long de vous expliquer et que vous ne comprendriez pas, votre mère adoptive peut recouvrer sa liberté et se remarier.

—M. de Montbriand est mort ?

—Non. Mais, vivant ou mort, il n'existe plus pour la comtesse. J'aime Geneviève. Qu'avez-vous Madeleine ?

—Rien, monsieur de Turgis ; ce que vous me dites, je l'avais deviné.

Et il regarda l'aveugle avec un peu de surprise géhé peut-être par la pénétration de l'enfant. Mais il ne pouvait comprendre ce qui se passait dans cette âme de fillette. Il poursuivit sa pensée :

—Vous l'avouerez-je, Madeleine ? Je suis inquiet, je ne sais si madame de Montbriand m'aime.

—A coup sûr, Monsieur de Turgis.

—Vous parle-t-elle de moi ?

—Jamais, depuis le départ de son mari.

—Et avant ?

—Quelquefois.

—Que vous disait-elle ?

—Madeleine soupira, pencha la tête. Ses lèvres rouges avaient perdu leur couleur amoureuse. Elles étaient sèches.

—Eh ! répondait aux questions que je lui adressais.

—Que lui demandiez-vous ?

—Ce que vous étiez, comment vous étiez, jeune ? grand ? beau ? Votre tournure, votre visage, la couleur de votre barbe et de vos cheveux ?

—Avez-vous remarqué de l'émotion dans sa voix lorsqu'elle s'entretenait ainsi avec vous ?

—Non, de la tendresse seulement.

—Ah ! Madeleine, l'amour est un sentiment si très doux, qui trouble profondément. Je vous parle un langage que vous ne comprenez pas, et cependant je suis sûr que votre finesse est supérieure à votre âge. Des choses inaperçues de tous doivent arriver jusqu'à votre esprit. Croyez-vous que Geneviève m'aime d'amour ?

—Je ne sais pas faire la différence, dit l'enfant, très émue.

—Pardonnez-moi, Madeleine, si je vous adresse ces questions ! Elles ont tant d'importance pour moi ! Je n'ose pas les faire à madame de Montbriand. Je comptais que vous étiez entrée dans l'intimité de votre mère, sinon par les confidences que vous en aviez reçues, du moins par les secrets que vous y aviez devinés.

—C'est trop me demander, monsieur de Turgis. Toutefois...

—Vous hésitez, Madeleine ? dit-il en lui serrant doucement les mains.

—Il me semble que ma mère s'occupe de vous. Bien souvent, jadis, votre nom revenait sur ses lèvres. C'était à moi, qu'elle aimait à le redire, parce que c'était moi, qui lui parlais de vous, le plus souvent aussi. Depuis que nous nous sommes rencontrés à Clermont, au contraire, chaque fois que je lui ai demandé si vous aviez écrit, elle ne m'a pas répondu, et tout de suite elle m'a parlé d'autre chose.

—Vous voyez bien, elle m'aime ?

—Je l'ignore, monsieur de Turgis, dit l'enfant, en rafraîchissant ses lèvres de la pointe de sa langue, mais le jour où vous êtes revenu à l'improvise, elle a éprouvé une grosse émotion. Evidemment, vous tenez une grande place dans sa vie, mais l'amour, ne doit-il pas prendre la place entière ?

—Oui, Madeleine, l'amour ne souffre pas de rivalité.

—Alors, monsieur de Turgis vous avez un rival.

—Lequel ? qui vous le fait croire ?

—Comment le dirai-je ? Comment expliquer ce que je devine, définir ce que je ressens ? Ma mère continue d'être triste. Elle reste des heures silencieuses ; je l'entends qui retient ses soupirs. Deux fois en l'embrassant, j'ai senti rouler des larmes sur son visage. Craignant de m'inquiéter, elle s'est mise à rire, il était trop tard. Je n'ai rien dit, mais ces larmes, mes lèvres les avaient bues, et leur amertume était retombée jusque sur mon cœur.

Elle pleure !
—Pas toujours. Parfois M. Trinque réussit à l'égarer. Et c'est bien bon de l'entendre. Il y a si longtemps.

—Elle ne vous a point confié la raison de sa tristesse ?

—A moi ? Non, mon Dieu ! Se doute-t-elle seulement que je l'ai surprise ?

—Elle pleure ! Elle pleure ! répétait Turgis. Elle n'est donc pas heureuse ? Le passé, le passé, toujours.

Il sent que Madeleine lui serre le bras. Elle se penche à son oreille :

—Voici petite mère qui ouvre sa fenêtre, dit-elle sans rien regarder, sans même relever la tête ; tous les matins, elle descend dans la prairie. C'est l'heure. Voulez-vous que...

Elle s'arrêta, porta les mains sur sa poitrine et les y appuya.

—J'ai bien mal ! dit-elle d'une voix faible !

—Qu'avez-vous, chère petite ?

—Rien. C'est fini. Ne soyez pas inquiet, j'ai eu comme une contraction, c'est nerveux. Il fait du brouillard, n'est-ce pas ?

—Oui, mais le soleil se montre et le dissipe.

—Le soleil ! Les grands arbres verts et les fleurs, que c'était beau ! —Pauvre enfant. Mais vous alliez me proposer quelque chose ?

—C'est bien hardi, peut-être. Voulez-vous que je raconte à ma mère ce que vous venez de me dire ? Je la préparerai ainsi à l'entretien que vous désirez avoir avec elle. Et cela vous donnera du courage, puisqu'il me paraît que le courage vous manque.

—Adorable enfant, murmura-t-il, que puis-je faire pour vous remercier ? Je vous aime depuis longtemps comme si vous étiez une petite sœur. Mon affection tout entière, vous l'avez conquise d'un seul coup.

—J'en suis heureuse, monsieur de Turgis, je ne demande rien de plus. Voici ma mère. Laissez-moi seule avec elle, voulez-vous ?

Il s'éloigna sous les chênes dans les ombres coupées desquels glissaient quelques rares rayons du soleil matinal. Madeleine attendait. Geneviève la rejoignit.

—Je te croyais avec M. de Turgis ?

—En effet.

—Qu'est-il devenu ?

—Il s'est enfui. Il a peur de vous, chère mère.

—Que me dis-tu ?

—La vérité. M. de Turgis m'a expliqué que vous êtes redevenue libre, que M. de Montbriand n'est plus, ou ne sera plus votre mari. M. de Turgis vous aime et il voudrait bien savoir si vous l'aimez aussi. Il va me rejoindre sans doute. Il m'interrogera. Que lui répondrai-je ?

Geneviève garda longtemps le silence. Cette démarche la touchait, ainsi faite. Elle en comprenait l'infinie délicatesse. Par les lèvres de cet ange, Turgis avouait une fois de plus son amour et lui disait : "Le divorce vous a rendu votre liberté. M'aimez-vous et voulez-vous être ma femme ?"

L'aimait-elle ? Que se passait-il en son âme ? Pourquoi son doux visage, tout à l'heure souriant à Madeleine, s'était-il assombri ? Un souci alourdissait son front. Un regret peut-être ? Ou la peur d'être la cause d'une tristesse imméritée ?

—Que lui répondrai-je, mère chérie ? disait l'aveugle.

—Rien. Je vais le retrouver dans le bois où je vois qu'il s'engage. Prends mon bras.

—Merci, mère. J. suis souffrante. Je vous demanderai la permission de rentrer.

—C'est vrai, tu es pâle. Tu te sens fatiguée ? Aurais-tu quelque chagrin ? Tu n'es pas malade ?

—Non, mère, rien de tout cela. Dans une heure, je vous promets, il n'y paraîtra plus.

Elle tendit son front. Geneviève mit un baiser sur ses magnifiques cheveux noirs. L'enfant partit, traversant doucement la prairie, ne trébuchant jamais, n'hésitant pas et sûre de son chemin. Une fois seulement elle s'arrêta. Ce fut pour essuyer ses yeux. Elle murmurait :

—Est-ce cela qu'on appelle l'amour ? Allons, c'est très doux et très cruel.

Geneviève a retrouvé Turgis : —C'était donc bien difficile, ce que vous aviez à me demander, puisqu'il vous a fallu un intermédiaire ? Je vais vous parler franchement, monsieur de Turgis. Je serai fière d'être votre femme. On ne se trompe pas deux fois. Je connais la noblesse de votre caractè-

re, votre franchise, votre cœur. Devenir la femme d'un homme tel que vous, Turgis, c'est mettre du bonheur plein sa vie.

—Oh ! Geneviève.

—Cependant j'éleverai des objections, voulez-vous ?

—Elles ne pourront tenir devant mon amour.

—D'abord, je ne suis pas divorcée.

—A ce point de vue, nulle hésitation. La loi est pour vous. Elle est formelle. Votre père a dû vous renseigner ?

—Soit. Une autre objection, Turgis, vient de la situation même que vous occupez. Il est impossible qu'un magistrat épouse une femme dont le nom figure dans la Gazette des Tribunaux, parmi les procès célèbres.

—C'est vrai, mais j'y ai songé de longue date. Je donnerai ma démission. Je re-te avocat et libre.

—Vous brisez votre carrière.

—Qu'importe, Geneviève, je vous aime.

—C'est le grand argument, je le sais. Une troisième objection, Turgis, vient de mon hésitation, à moi. Gardez-vous de m'interrompre. Ne me faites pas de reproches. Ne me dites point surtout que je ne vous aime pas. Vous seriez injuste. Si j'hésite, Turgis, c'est que je voudrais que le drame de ma vie fût plus éloigné de moi. Le souvenir est trop récent. Souvent, quand je rêve, mes pensées sont encore troubles, comme une eau longtemps agitée. Attendez que l'eau rede-

vienne claire, mon cher Turgis, et aimez-moi, aimez-moi le plus que vous pouvez, je vous y autorise ; ne vous l'ai-je pas permis depuis, toujours ?

—Geneviève, vous me faites mourir de joie.

Elle eut un geste adorable, tout de grâce, de tendresse, d'émotion.

—Je vous le défends, dit-elle, ce serait trop tôt.

Quelques jours après cette conversation, Geneviève était sortie avec Madeleine et Henriot et se promenait sur le bord de la Deule. Le soir les surprit assez loin de la maison et ils s'en revinrent par la verrerie.

Un silence solennel pesait sur la campagne recueillie. Le soleil, à l'horizon, s'enfonçait lentement, comme pour se retenir et réparer ses forces, dans un bain de nuages transparents à travers lesquels, à deux reprises, on le vit encore. Les champs étaient couverts de leurs moissons.

La Deule clapotait entre les joncs de ses rives qui s'inclinaient, non point sous le vent, pas un souffle ne traversait l'air, mais sous le sautillonnement des bandes de lavandières en quête d'un gîte à l'abri des oiseaux de rapide. Des sentiers étroits se tordaient par les blés, plus haut que Geneviève. La jeune femme s'y engagea, suivie de Henriot, qui conduisait l'aveugle.

—Quelle belle soirée ! dit l'enfant. Et comme tout sent bon.

Elle s'avancait en étendant le bras de chaque côté d'elle, courbant les épis d'une caresse de sa main.

—Du seigle, de l'avoine, du froment, encore de l'avoine, disait-elle. Mère, entendez-vous le frisson de la nuit dans les moissons ? Que ce doit être beau ! Je ne me rappelle plus. J'étais trop petite.

Elle se tut, abîmée dans une rêverie profonde, essayant de retrouver, parmi ses plus lointains souvenirs, ces paysages, à jamais perdus pour ses yeux.

Autour de la verrerie, un brouhaha, des roulements de chariots, des marteaux qui frappaient, des voix qui s'appelaient, les foyers qui ronflaient. Elle fut saluée par des ouvriers qui poussaient un wagonnet sur des rails. Les portes, entr'ouvertes un instant, laissèrent apercevoir les torsos nus des verriers devant les flammes, pareils, dans leur pose, aux héros des antiques fantâmes guerrières. Cambrés, le poing sur la hanche, ils soufflaient à se rompre le cou dans de longs tubes au bout desquels se gonflait un morceau de pâte en fusion.

Elle s'éloigna. Le bruit s'éva-

nouit. Elle se retrouve en plein silence. Au moment où elle va pénétrer sous bois, un ouvrier se croise avec elle et se range pour la laisser passer, car le sentier est étroit.

C'est un grand garçon aux larges épaules, d'apparence robuste. Sa tête nue, brûlée par les flammes, est énergique. Il porte toute sa barbe. Il est vêtu, comme les autres, d'un blouson et d'une coiffe bleue.

Devant Geneviève, il courbe très bas le front, pour la saluer. Elle le regarde, distraite. Et brusquement, elle s'arrête, retient un cri. Les yeux de l'ouvrier ont rencontré ceux de la jeune femme. Il a courbé le front plus bas encore. Et il s'en va, chancelant comme un ivrogne.

—Je suis folle ! dit Geneviève, que vais-je penser ? Ce pauvre diable ressemble à Hector, voilà tout !

Vainement, elle cherche à se rassurer. Vainement elle se met à rire, tout haut.

—C'est étrange.

L'ouvrier a repris une allure plus solide, là-bas, et cette allure, Geneviève s' imagine la reconnaître aussi. C'est le port de la tête, c'est la taille, ce sont les yeux, surtout ! Le teint seul a bruni et Montbriand ne portait pas la barbe aussi longue. Qu'était-ce que cela ? Cependant elle refuse d'y croire. Hector en ouvrier ! Hector, dans la fournaise, nu jusqu'à la ceinture, travaillant comme le dernier des gamins. Hector, enfin, Hector chez elle !

Elle se retourne tout à coup vers Madeleine. Elle sait combien le sens de l'ouïe est développé chez l'aveugle. L'enfant est assise et des frissons l'agitent.

—Qu'as-tu ? Parle, je veux savoir.

—Un homme était là, qui s'est arrêté, j'ai cru reconnaître son pas. N'est-ce pas, mère chérie, que je me suis trompée ? Car vous êtes tremblante, vous aussi, et la même pensée vous est venue ; n'est-ce pas, mère chérie, que ce n'est pas lui ?

La comtesse oublie de répondre. La nuit était venue tout à fait. Immobile, bouleversée, Geneviève ne quittait pas du regard le chemin encombré de planches, d'outils, de caisses d'emballage où l'homme avait passé comme une apparition.

Au fond, la verrerie surgissait au milieu des ténèbres comme un monstre gigantesque aux cent yeux allumés de flammes rouges qu'avivaient sans cesse les fourneaux incandescents. Les hautes cheminées poussaient les brasiers intérieurement et finissaient à éclater en l'air des fusées d'étoiles pétillantes. De loin, ces étoiles éparpillées semblaient monter, monter toujours, dans le calme infini, et rester accrochées au bleu assombri du firmament.

II

La comtesse ne dort ni guère. Une fièvre d'inquiétude et de crainte la tenait éveillée. Était-ce vraiment Hector qu'elle avait revu ? Oh ! elle s'en assurait dès le lendemain. Comment douter ? Une telle ressemblance était-elle possible ? Le regard surtout l'avait frappée. Celui d'Hector était jadis très brillant et un peu dur. Celui de l'ouvrier était voilé, doux et triste.

Dans le silence nocturne, roulée peureuse en son lit, elle faisait renâtrer les moindres détails de cette vision. Elle découvrait à présent qu'il avait l'air confus, cet ouvrier ; il ne l'avait pas saluée, gaiement, ainsi que la saluaient les autres. Il avait incliné la tête, comme un coupable qui voit passer son juge.

—Était-ce Hector ? Et pourquoi en ouvrier ? Avait-il voulu se rapprocher d'elle ?

Dans quel but ? Il faut un long apprentissage pour devenir verrier. Et Montbriand avait mené une vie trop inoccupée, en toutes sa jeunesse pour que le goût du travail, du travail rude de la verrerie, lui fût venu brusquement.